Judeaos, impulsore Chresto assidue tumultuantes, Roma expulit.

Les juifs provoquant continuellement des troubles à l'instigation de Chrestos, il les chassa de Rome.

(Suétone, Claude, XXV)

Avant Propos

Nous sommes en 42 après Jésus-Christ, sous le règne de Claude, le successeur du fameux Caligula.

Un certain Chrestos, douze ans après la crucifixion, provoque au sein de la communauté juive de Rome des troubles suffisamment sérieux pour amener l'empereur à expulser les Israélites de la Ville.

Qui est-il ?

S'agit-il d'un autre homme que celui mort sur le Golgotha, ainsi que le proclament un bon nombre d'exégètes ? Ainsi, ne pouvant admettre cette affirmation de Suétone, certains d'entre eux supposent que Chrestos, ou Christus, était un nom d'esclave.

Pourquoi pas !

Mais cela supposerait que l'auteur de la « Vie des Douze Césars » n'ait pas eu connaissance de l'existence du Christ. En effet, jamais il n'aurait pris le risque de la confusion entre un simple esclave et l'initiateur d'une nouvelle religion. La chose est-elle possible ?

Suétone recherchait avant tout l'anecdote, le point de détail, le ragot, pour décrire la personnalité des premiers empereurs romains. Il lui fallait pour cela, disposer d'une documentation suffisamment conséquente afin de peindre de manière crédible des personnages ayant vécu des décennies plus tôt.

Et, effectivement, en tant que secrétaire particulier d'Hadrien, il eut à tout moment le libre accès aux archives impériales, archives à l'origine d'une bonne part de son inspiration.

Pouvait-il de ce fait ignorer l'existence du Christ et considérer ce Chrestos comme un simple et banal agitateur ? Nous sommes pourtant

au second siècle lorsqu'il écrit ces lignes, aux alentours de l'an 120. Les chrétiens ne sont plus un groupuscule agissant dans l'ombre et ont largement fait parler d'eux sous les règnes de Néron, de Domitien et de Trajan. Suétone ne peut méconnaître le Christ qui serait, selon lui, bien vivant à Rome, en 42, alors que les apôtres affirment qu'il est mort sur le Mont du Crâne.

A moins qu'il ne faille faire une subtile distinction entre Chrestos et Christos. Christos a été crucifié, Chrestos vit à Rome. La chose est-elle crédible ?

Nous ne saurons jamais la vérité.

La piste qu'explore ce roman n'est, bien entendu, que fiction. Quoique… Elle est, à mon sens, tout à fait vraisemblable.

A vous de vous forger votre propre opinion.

1

Réunion dans l'Antonia

Pilate leva sa coupe et lança :

— A la santé de notre empereur, le divin Tibère.

Appius Quietus Veranius eut une moue amusée. Le préfet de Judée, visiblement mal à l'aise, n'avait manifestement pas l'habitude de recevoir des envoyés en provenance de Rome. Et, en ces temps incertains depuis l'exil volontaire de Tibère à Capri, il savait sa situation précaire. La vie d'un haut fonctionnaire, depuis que Séjan, le chef de la garde prétorienne dirigeait la ville éternelle, n'avait guère plus de valeur que celle d'un modeste plébéien.

— A la santé de Tibère, répliqua Appius au bout d'un instant.

Il se saisit d'une galette de blé et l'émietta consciencieusement sans quitter Pilate des yeux.

— Alors, Lucius ? dit-il lorsque la galette fut réduite à un petit monticule sur le sol marbré. Qu'en est-il de la Judée ?

Pilate se racla la gorge comme pour se donner une contenance et commença :

— C'est un pays difficilement gouvernable. Les campagnes sont infestées de brigands. Les rois et les prétendus messies pullulent. Les réunions de conspirateurs se multiplient. Et c'est partout la même ambition, le même mot d'ordre : se débarrasser de la présence romaine. Je dois donc agir avec la plus grande fermeté tout en ménageant les susceptibilités religieuses des juifs. Ce qui n'est pas chose aisée, crois-moi.

— Leur susceptibilité religieuse n'a pas toujours été ton souci principal, à ce qu'on m'en a dit.

— L'affaire des emblèmes ?

— Par exemple.

Pilate leva les mains en un geste désabusé.

— Qui aurait pu imaginer que la rigidité de leur religion les conduirait à l'émeute ? N'oublions pas que c'est l'effigie même de l'empereur qu'ils refusaient de voir trôner dans la cité. Je te signale, qu'en l'ayant retirée rapidement, j'ai agi dans un souci d'apaisement.

— Ce qui n'a pas été le cas pour les boucliers d'or, ricana Appius en se saisissant d'une nouvelle galette de blé.

— Des boucliers sacrés ! protesta le préfet de Judée. Que leur importait ! Il s'agissait de ma propre résidence. Je ne pouvais tout de même pas faire preuve de faiblesse en cédant à nouveau !

— Ce qui les a amenés à se plaindre directement à l'empereur.

— Qui m'a ordonné de les enlever, je sais. J'avoue avoir été surpris par sa décision.

— Oserais-tu contester un ordre de César ?

Pilate pâlit légèrement puis se ressaisit :

— Bien sûr que non, Appius Quietus. Etre surpris par la nature d'un ordre ne signifie en aucune manière le contester. Cette question signifierait-elle que je ne suis pas apprécié de Tibère ?

— Bien au contraire, Lucius, bien au contraire. D'ailleurs, lorsque tu as largement prélevé dans le trésor du Temple pour financer la construction de l'aqueduc, l'empereur ne t'a adressé aucune remontrance. Même après la nouvelle plainte des juifs concernant les nombreux protestataires que tes hommes ont bastonnés.

Appius se leva, rajusta sa toge et fit quelques pas dans la pièce richement meublée où Pilate avait l'habitude de recevoir ses hôtes. Celle-ci se situait au dernier étage de l'Antonia, dans sa tour sud-est, et les quatre étroites fenêtres percées dans ses flans offraient une vue imprenable et, surtout, stratégique sur le Temple, Jérusalem et ses environs. La citadelle, bâtie sur le Mont Moria où, en son temps, Abraham avait offert son fils Isaac en sacrifice, avait été accolée à l'édifice par Hérode le Grand, une cinquantaine d'années plus tôt.

— Vois-tu Lucius, commença t-il en laissant son regard se perdre dans la nuit, ça fait quatre ans que tu vis ici, loin de Rome. Tu as dû considérer ta nomination comme une mesure coercitive ou pire, d'exil, prise à ton encontre.

— Il est sûr que j'aurais aimé être nommé ailleurs.

— Je sais. Du fait de la haute naissance de ta femme, Claudia Procula, et de tes compétences reconnues, la logique eût voulu que tu sois affecté en Gaule, en Espagne ou en Cyrénaïque. Mais, si tu as été envoyé ici en Judée, c'est que Tibère a su reconnaître en toi l'homme qui saura gérer cette région hautement stratégique pour l'empire.

— Cette terre aride écrasée de soleil ?

Appius se retourna et considéra un instant l'homme qui lui faisait face, tout en passant pensivement la main dans son épaisse chevelure couleur de geai.

— Cette terre aride comme tu dis, reprit-il, se situe à la charnière de nos possessions de Syrie au Nord et du grenier à blé de l'Egypte au Sud. Devant, vers l'Est, les Parthes. Imagine que les juifs, lassés d'une mauvaise gestion de leur préfet, parviennent à convaincre ces barbares d'intervenir. Les routes reliant le nord au sud de l'empire seraient coupées. L'Egypte menacée. Ce serait une véritable catastrophe !

Appius s'accouda au rebord de l'étroite fenêtre et jeta un coup d'œil au-dehors. A ses pieds s'étalait l'esplanade du Temple, brillamment éclairée par les multiples torchères accrochées aux colonnades qui en parcouraient toute la périphérie.

Il désigna d'un geste de la main la ville endormie.

— Il nous fallait un homme suffisamment ferme pour mâter toute velléité de rébellion de leur part, mais aussi assez souple pour ne pas se les aliéner complètement.

— Je comprends et je suis honoré de la confiance de l'empereur, répondit Pilate, visiblement rasséréné.

Appius haussa les épaules et se tourna à nouveau vers le préfet.

— Le problème est que, selon lui, cela ne suffit plus aujourd'hui.

Devant la mine étonnée de son interlocuteur, il poursuivit :

— As-tu déjà entendu parler d'un certain Jehoshua bar Josef ?

— Oui ! Bien sûr ! Mes espions le surveillent étroitement.

— Qu'as-tu à dire de lui ?

Ponce Pilate prit un air contrarié.

— Cet homme est un mystère. J'avoue que, jusqu'à présent, je n'ai jamais vraiment pu le cerner. Les nombreux espions que j'ai dépêchés partout où il se déplace n'ont rien trouvé de bien compromettant en ce qui le concerne. De prime abord, c'est un rêveur, un utopiste, qui prêche

autour de lui la compassion envers son prochain, le pardon et l'amour de son dieu.

— D'un autre côté ?

— D'un autre côté, je ne puis m'empêcher de penser qu'il a des objectifs que je qualifierais de politiques.

— Exprime-toi plus clairement, Lucius.

— Et bien, on ferait remonter sa filiation jusqu'au roi David. A ce titre, il serait en droit de régner à la place d'Hérode Antipas, cette marionnette qui nous obéit au doigt et à l'œil.

— Et tu penses qu'il prendrait le risque d'affronter nos légions en se proclamant roi ?

— Non ! Absolument pas ! Ce qu'il veut, toujours selon mes espions, c'est un monde de paix où la foi qu'il professe pourrait librement s'exprimer.

— Crois-tu la chose possible, ici, en Judée ?

Pilate réfléchit un instant puis répondit :

— Non ! Si lors de ses prêches il sait convaincre et rallier à ses idées de plus en plus de monde, s'il a des dons de guérisseur qui appuient son discours, il se heurtera toujours à la rigueur des docteurs de la Loi. Ici, les juifs ont tout codifié, tout réglementé, et gare à celui qui dévie de la route tracée. A mon avis, d'ici quelques années, il sera retombé dans l'oubli.

Appius retourna s'asseoir sur sa couche de sa démarche presque féline.

Pilate s'étonna qu'on lui ait dépêché un homme aussi jeune, à peine sorti de l'adolescence. Quel âge pouvait-il avoir ? Une vingtaine d'années tout au plus.

— Donc ! Si je te comprends bien, cet homme est avant tout un pacifiste. Mais rien n'empêche de penser qu'il a pu envisager de prendre le pouvoir pour imposer sa doctrine, ceci afin de contourner le barrage que constituent les prêtres. Naturellement, il ne le fera pas, puisqu'il lui faudrait obtenir notre aval.

— C'est une hypothèse que je qualifierais de plausible. Mais pour réussir dans son entreprise, il lui serait nécessaire d'adopter des mesures particulièrement expéditives.

Appius releva un sourcil, dubitatif.

— C'est-à-dire ?

— Il lui faudrait s'attaquer au Sanhédrin, bien sûr, mais aussi aux Zélotes, aux Pharisiens, aux Sadducéens et à bien d'autres encore. Ce qui ferait vraiment beaucoup trop de monde.

— Je vois. Mais en admettant qu'il parvienne malgré tout à éliminer ses opposants, serait-il capable de changer la mentalité de ces nuques raides de juifs[1] ? D'en faire un peuple un peu moins insupportable pour Rome ?

Pilate sembla hésiter un instant.

— L'homme a un véritable charisme, avança t-il finalement. C'est certain ! Mais de là à changer la mentalité des juifs, c'est sans doute trop lui demander. Maintenant, si tu penses qu'avec lui comme roi nous aurions moins d'ennuis avec ces derniers, je pense que oui. Hérode n'a aucune autorité et est haï par le peuple. Bien que juif, il est traité de non-circoncis. Ce Jehoshua, par contre, aurait sans doute la carrure pour devenir un précieux auxiliaire de Rome. Mais cela l'intéresse t-il vraiment ? Il me semble que non.

— On m'a rapporté qu'il a fait une entrée triomphale dans Jérusalem, il y a quelques jours. On m'a également dit que le peuple criait sur son passage: « Bienvenue à notre roi ! » N'est-ce pas la preuve clairement établie de son ambition ?

— Sans doute ! Mais ce fut une entrée pacifique. Il n'y a eu ni violence, ni débordement. Crois bien que je serais immédiatement intervenu s'il en avait été autrement. D'ailleurs, à ma connaissance, aucune plainte n'a été déposée. De toute évidence, les choses se sont tassées d'elles-mêmes. Tout est rentré dans l'ordre.

— Je n'en suis pas sûr, Pilate. Il semblerait bien que ce Jehoshua ait dépassé les bornes. Je viens d'apprendre qu'il a été mis en état d'arrestation, conduit chez Anne et de là chez Caïphe.

— Ah ? lâcha le préfet de Judée tandis que son visage lunaire exprimait un réel embarras.

L'ambassadeur de Tibère n'allait-il pas prendre sa passivité comme une erreur de jugement, une marque de faiblesse, surtout après l'incident du Temple où il s'était bien gardé d'intervenir, trop heureux de voir Jehoshua défier ces prêtres qu'il détestait. Il avait apparemment sous-estimé l'influence de l'homme auprès des juifs. Il ne l'avait pas fait

[1] Qualificatif utilisé par les Romains et désignant les juifs.

incarcérer comme fauteur de troubles. Il lui fallait minimiser l'importance de l'événement.

— Tu es mieux informé que moi, poursuivit-il sur un ton qu'il voulut négligent.

Puis il ajouta :

— Mais que nous importe après tout ? C'est une affaire entre juifs. Tant que l'ordre règne, je n'ai pas vocation à intervenir dans leurs conflits internes.

Le regard d'Appius s'était fait plus dur. Il émanait du personnage, malgré son évidente jeunesse, un mélange de force brutale et de manières policées. L'homme était redoutable, d'autant plus qu'il était l'oreille et les yeux de l'empereur.

— C'est une affaire qui nous importe, Pilate. Sache que je suis venu expressément, ici, à Jérusalem, et sur instructions de Tibère, pour rencontrer ce Jehoshua.

Pilate ne parvint pas à dissimuler sa stupéfaction. Mais il comprit vite.

— Ne me dis pas que vous envisagez de déposer Hérode pour le remplacer par ce prédicateur ?

Le sourire de carnassier d'Appius fut une réponse suffisamment éloquente pour que ne subsiste aucun doute.

— Je t'expliquerai tout ceci en son temps, Lucius. Dans l'intervalle, je dois le rencontrer.

— Veux-tu que je le fasse libérer ?

— Non ! Pas pour l'instant. Il faut que je m'assure qu'il entre bien dans le cadre de nos projets. Et, si je ne m'abuse, les juifs ne peuvent le mettre à mort.

Pilate toussota, ennuyé.

— Ce n'est pas tout à fait exact. La Judée est une région un peu particulière de l'empire. En fait, ici la loi romaine coiffe la loi hébraïque, elle ne la remplace pas.

— Exprime-toi plus clairement.

— Comme je te l'ai dit tout à l'heure, dès qu'il s'agit de questions ayant trait à l'ordre public, j'ai mandat à intervenir. En cas de sédition et de brigandage par exemple. Par contre, en ce qui concerne les affaires religieuses, c'est le Sanhédrin qui règle les problèmes directement.

Une expression de soulagement éclaira un bref instant les traits fins et réguliers de l'ambassadeur.

— Jehoshua a été arrêté pour troubles à l'ordre public. Les prêtres doivent donc passer par ton intermédiaire pour obtenir sa condamnation.

— C'est exact, quoique, théoriquement, ce pouvoir ne soit pas de ma compétence. Seul le légat a autorité pour prononcer une condamnation à mort.

— Et il te l'a déléguée.

— En quelque sorte. Mais si tu me permets de soulever un point délicat, les prêtres peuvent évoquer un autre chef d'accusation qui leur permettra de le juger eux-mêmes.

— Lequel ?

— Le blasphème.

— En quoi aurait-il blasphémé ?

— Mes informateurs m'ont dit qu'il aurait déclaré à propos du Temple : « *détruisez-le et je le reconstruirai en trois jours* ». C'est un premier blasphème.

— Effectivement. Et ensuite ?

— Ensuite ? Il a fait un scandale en renversant les tables des changeurs de monnaie et en les chassant à coup de fouet. J'ai assisté à la scène du haut de l'Antonia.

— Et tu n'as pas donné à tes hommes l'ordre d'intervenir ? J'ai cru pourtant comprendre que tes légionnaires sont régulièrement de faction au-dessus des colonnades qui ceinturent l'esplanade.

— C'est une affaire entre juifs. Ca s'est passé en dehors de la voie publique. Mes hommes ne doivent intervenir qu'en cas de trouble grave dans l'enceinte du Temple, lors d'une émeute par exemple. Ce n'était pas le cas.

— Ne te justifie pas, Lucius. Je n'ai rien à te reprocher. Tu as agi dans le bon sens.

— Je te remercie, Appius Quietus. Toutefois, Jehoshua, lors de cet esclandre, s'est violemment opposé aux pratiques religieuses des juifs en empêchant que les monnaies impures à l'effigie de l'empereur ne soient changées en pièces acceptables par le trésor du Temple. Elles seules en effet sont autorisées pour l'achat des bêtes destinées au sacrifice. Peut-on trouver pratique plus blasphématoire ?

Appius hocha la tête pensivement puis demanda :

— Donc, les prêtres peuvent très bien prononcer une condamnation à mort. Quel est le supplice pratiqué à cette occasion ?

— La lapidation. Je sais qu'il y a un ou deux ans, il y a échappé de peu. Seule la présence de ses gardes du corps lui a permis de s'enfuir.

— Il est entouré de gardes du corps ?

— Oui, des Zélotes. Ils sont armés et leur chef serait un certain Simon, l'un de ses disciples.

— Je ne comprends pas. Pourquoi s'est-il laissé arrêter par les hommes de Caïphe s'il était protégé par des Zélotes ?

— Je ne saurais te répondre sur ce point précis. Un relâchement de la vigilance de sa garde, sans doute.

— Peut-être.

Appius caressa un instant la barbe naissante de son menton.

— Donc, selon toi, ils peuvent le mettre à mort dès cette nuit.

— Je ne pense pas. Jehoshua est trop populaire, il a trop de partisans, surtout au sein du peuple. Il faut que la mise à mort soit prononcée par une autorité supérieure : l'autorité romaine en l'occurrence.

Le jeune patricien resta un instant silencieux, comme absorbé dans ses pensées, puis il demanda :

— Peux-tu m'arranger une entrevue avec lui ?

— Tu veux le rencontrer en prison ?

— Oui ! Je te demanderai par contre de mettre à ma disposition une escorte suffisamment solide pour qu'on ne me fasse aucune difficulté

— A cette heure ? La nuit est déjà bien avancée.

— A cette heure, Lucius.

— Il en sera fait selon tes ordres.

2

Qumram

La chaleur de ce jour de juin devenait chaque minute de plus en plus insupportable. Là-haut, dans un ciel d'un bleu intense, le disque solaire laissait libre cours à sa démesure, écrasant Qumram de ses rayons brûlants.

Suspendu au-dessus du vide, ses pieds fermement positionnés sur l'échelle de corde, Ziv Amar jeta un coup d'œil de l'autre côté du canyon. Là-bas, à quelques centaines de mètres, se découpaient les ouvertures des grottes où, il y a quelques dizaines d'années, des milliers de manuscrits avaient été exhumés, faisant souffler sur le monde espoir, incrédulité et polémiques.

Il s'essuya le front d'un revers de la main et reprit sa lente descente le long de la paroi abrupte.

L'entrée de la caverne, ou ce qui y ressemblait, se situait une bonne dizaine de mètres en contrebas. Ce n'était en fait qu'une simple fissure dans la roche, fissure récemment apparue, sans doute sous l'action des pluies diluviennes qui s'étaient abattues ce printemps sur la région.

En d'autres lieux, cette lézarde n'eût soulevé aucun intérêt. Mais pas ici. Pas à Qumram ! Bien au contraire, la probabilité de découvrir dans l'anfractuosité quelque chose de particulièrement intéressant était plus que substantielle. En effet, pendant plus d'une vingtaine d'années, la région avait été méticuleusement explorée, fouillée, sondée, et plusieurs dizaines de grottes découvertes et répertoriées dont onze, cotées de 1Q à 11Q, avaient livré des milliers de parchemins à la curiosité de la communauté scientifique internationale. Certes, la plupart s'étaient retrouvés, au fil du temps, réduits à la taille d'un timbre-poste, mais d'autres, et non des moindres, étaient sortis de l'oubli pratiquement intacts.

Un bon nombre d'ouvrages traitant de magie et de divination avaient retrouvé la lumière du jour avec en particulier le rouleau de Cuivre, un texte censé décrire de nombreux puits renfermant de grandes quantités d'or et d'argent, sans doute en provenance du Temple de Jérusalem. Bien des chasseurs de trésor et d'archéologues avaient jusqu'ici tenté d'en percer le mystère. En vain !

On était également entré en possession de documents considérés comme apocryphes avec le Livre des Jubilés et celui d'Hénoch. Mais n'en existait-il pas d'autres ? Beaucoup d'autres ?

Ces parchemins avaient été disséminés dans les grottes de Qumram lors de l'approche des troupes de Titus, en l'an 70, les Esséniens ayant acquis la certitude que la soldatesque romaine les détruirait, sitôt en sa possession.

Pourtant, tous n'avaient pas été récupérés.

Le livre d'Esther, par exemple, continuait sans doute de dormir quelque part dans une grotte ayant échappé à la sagacité des assistants du père de Vaux, l'homme auquel on avait confié les fouilles une cinquantaine d'années plus tôt. La Bible hébraïque, de ce fait, était restée incomplète.

Ziv travaillait pour l'université Bar-Ilan et était arrivé la veille sur le site. Il connaissait bien le village de Qumram, y ayant effectué des fouilles quelques mois plus tôt. Implanté sur la côte nord-ouest de la mer Morte, à une dizaine de kilomètres au sud de Jéricho, les archéologues faisaient remonter sa création aux environs du huitième siècle avant Jésus Christ, bien que son expansion véritable datait vraisemblablement du second siècle avant l'ère chrétienne.

Qumram se présentait sous la forme d'un quadrilatère d'une centaine de mètres de long sur quatre-vingts de large. Toutes les infrastructures nécessaires à une vie communautaire y avaient été retrouvées, comme la salle des assemblées, avec son toit de bois et de paille et ses murs de pierre couverts de plâtre, où les religieux étudiaient la Thora. Une vaste cuisine, faisant également office de réfectoire, y avait été accolée.

Les archéologues avaient également dégagé le scriptorium où, assis sur des bancs alignés le long de tables basses, des scribes trempaient leurs stylets dans des petits encriers d'argile pour recopier avec ferveur et piété les Ecritures Saintes sur des rouleaux de parchemin. Ils avaient retrouvé le mikvah, le bain rituel creusé dans un sol de marne, où les Esséniens descendaient impurs pour en remonter purifiés. Il y avait aussi les citernes, alimentées par un aqueduc recueillant les eaux des crues dans un barrage construit loin en amont, avant de tracer sa route rectiligne au-dessus du Wadi Qumran.

Par contre, aucune trace d'habitations. De toute évidence, les Esséniens vivaient en dehors de l'enceinte, sous des tentes ou dans des grottes creusées dans la craie des falaises, afin d'y retrouver le soir venu des températures clémentes malgré la chaleur alentour.

Singularité de leur mode de vie, alors que les Hébreux inhumaient leurs morts en dehors des murs de la ville, les Esséniens avaient bâti un cimetière à une cinquantaine de mètres des bâtiments, cimetière dont les onze cents tombes renfermaient les restes des membres de la secte. Deux autres sépultures, de moindre importance, contenaient les corps de femmes et d'enfants.

Il restait à Ziv Amar quelques mètres à descendre avant de parvenir à l'anfractuosité. Il fit une pause et passa sa main dans son abondante chevelure blonde et bouclée.

De ses parents russes ayant accompli au début des années 90 leur aliyah[2], il avait hérité une épaisse tignasse et des traits slaves, chose de plus en plus courante en Israël avec l'afflux massif de Russes, Biélorusses, Ukrainiens et Moldaves, en provenance de l'empire soviétique à présent éclaté.

Ses parents ne parlaient que très mal l'hébreu. A quoi bon ? Très peu religieux voire même complètement laïcs, tous ces Russes sitôt débarqués en Israël s'étaient organisés pour imposer leurs mœurs et leurs langues à Haïfa, Tel-Aviv ou Goush Dan. Disposant de leurs propres journaux en russe, leurs propres chaînes de télévision, ils constituaient une entité dans l'Etat, en opposition totale avec la philosophie initiale d'Israël misant, par l'apprentissage et l'utilisation de l'hébreu, sur l'assimilation des juifs en provenance du monde entier.

Aza, sa mère, chirurgien de formation, avait longuement travaillé comme simple femme de ménage avant de réussir à se faire embaucher en qualité d'infirmière. Fadeï, son père, physicien nucléaire, avait adhéré au parti Shinouï, monté une entreprise d'informatique et faisait de fréquents voyages à Moscou, ne parvenant pas, comme bien d'autres, à rompre le cordon ombilical avec la mère patrie.

Ziv, quant à lui, passionné d'histoire, après de brillantes études secondaires, s'était lancé dans l'apprentissage de l'hébreu, de l'araméen et du grec, et s'était initié à d'autres langues orientales anciennes comme le syriaque, le copte et le sanskrit, pour enfin embrasser une carrière d'archéologue.

Son supérieur hiérarchique à l'université Bar-Ilan, en regard de ses talents de photographe, lui avait demandé de se rendre sur le site prendre un maximum de clichés, afin de lui permettre d'illustrer la conférence qu'il comptait donner le mois suivant, aux États-Unis.

Et c'est en déambulant au pied des falaises, à la recherche d'un angle de vue satisfaisant, que son attention avait été attirée par la fissure dans la roche.

Pour lui, aucun doute n'était permis. Il en avait la certitude. Cette fissure était récente, toute récente. Certes, il était possible que quelqu'un l'ait remarquée avant lui et l'ait déjà visitée. Mais il en doutait. Elle semblait trop étroite pour permettre le passage d'un homme, aussi menu fût-il. Ce qui se trouvait derrière devait être inviolé.

Il lui fallait un minimum de matériel pour descendre le long de la paroi abrupte, élargir l'ouverture et explorer la grotte. Il avait de ce fait repris le Land Rover loué deux jours plus tôt pour retourner à Jérusalem acheter tout ce dont il avait besoin, avant de revenir dans la nuit afin de commencer sa lente descente dès l'apparition des premiers rayons du soleil. La probabilité de rencontrer en cette heure particulièrement matinale d'éventuels confrères ou touristes lui avait parue insignifiante.

Il parvint enfin à l'ouverture et constata, avec soulagement, qu'il ne s'était pas trompé. Personne, jamais, n'était passé par là. Sur le côté droit, la pierre avait brûlé. Sans doute l'impact d'un éclair. Ce n'était pas le ravinement qui avait dévoilé l'entrée de la cavité, mais la foudre.

Comme l'avait jadis fait Muhammad Ed Dib, le jeune berger par qui tout était arrivé, il détacha de la paroi une pierre triangulaire et la lança dans l'ouverture. L'impact ne fut pas immédiat. Devant lui se cachait bien une grotte.

Il sortit de sa ceinture un pic et, de la main droite, la gauche assurant son équilibre sur l'échelle de corde, il commença à élargir l'anfractuosité. La roche, friable, se détachait facilement.

Qu'allait-il trouver ? Quelques manuscrits émiettés sans grand intérêt ? C'était peu probable.

Et si la grotte renfermait le fameux Livre d'Esther ?

Lui, Ziv Amar, archéologue obscur et sans réel avenir, serait-il celui qui allait permettre à la Bible hébraïque d'être enfin entièrement reconstituée ? Un instant, il se mit à rêver de célébrité. Il se vit sous les flashs des photographes et les micros des chaînes de télévision. Il s'imagina en première page des journaux et magazines du monde entier.

Un dernier coup de pic et un pan entier de la roche se détacha pour s'effondrer dans le vide. L'entrée semblait assez large à présent. Il devrait pouvoir s'y glisser sans difficulté.

Il alluma sa torche et en dirigea le faisceau à l'intérieur.

[2] Il s'agit du rassemblement des exilés juifs concrétisé par la Loi du Retour.

La fissure semblait profonde d'environ trois à quatre mètres. D'abord très étroite, elle s'élargissait rapidement pour s'enfoncer dans les entrailles de la falaise.

Il s'y engagea en se plaçant de profil, le dos plaqué contre la paroi, les mains s'accrochant à ses nombreuses aspérités pour s'aider dans sa progression. Un instant, devant le vide béant et hostile qui se découpait devant lui, il sentit sa claustrophobie naturelle revenir au galop et dut s'arrêter pour se raisonner et évacuer les flots d'adrénaline qui inondaient son corps.

Il voyait pourtant bien que l'anfractuosité s'élargissait, elle ne se rétrécissait pas. Il ne risquait pas de s'y retrouver coincé. Et il avait son pic, glissé dans sa ceinture. Mais rien n'y fit. L'irrationnel s'incrustait insidieusement dans son esprit. N'allait-il pas franchir une porte vers un univers où les âmes désincarnées le guettaient de leurs yeux vides et sans vie pour se saisir de lui et l'entraîner dans les profondeurs insondables du Shéol ?

Ses pulsations cardiaques s'accélérèrent dans des proportions inquiétantes. Une mauvaise sueur ruissela dans son cou et sous ses aisselles pour glisser vers ses reins. Il sentit qu'il perdait le contrôle.

Alors qu'il amorçait un mouvement de repli vers l'extérieur et la lumière du jour, il parvint enfin à se raisonner. Comment pouvait-il se laisser aller à pareil mouvement de panique, lui qui avait été élevé dans un canevas fait de cartésianisme et de rationalité ?

Trop de temps sans doute à se pencher sur les textes évoquant les mondes infernaux de Babylone, d'Akkad, ou de Persépolis.

Cette idée le fit sourire et il substitua à ces visions cauchemardesques les images avenantes de jeunes femmes en bikini déambulant à ses côtés, nonchalantes et bronzées, sur les plages d'Haïfa ou de Tel-Aviv. Il s'imagina, entouré de leurs regards admiratifs, lui, la toute nouvelle célébrité d'Israël. Son rythme cardiaque consentit à ralentir, sa respiration se fit plus ample, s'apaisa. Il se sentait mieux. Il avait retrouvé toute sa lucidité, tout son appétit à entrer dans la lumière des projecteurs.

Moins d'une minute plus tard, il posait le pied dans la grotte.

Il resta un instant immobile pour habituer ses yeux à l'obscurité ambiante, obscurité à peine troublée par le mince rayon de lumière filtrant à travers l'ouverture. Qu'allait-il découvrir ?

Sa torche décrivit un arc de cercle à la recherche de jarres ou autres poteries susceptibles de renfermer de précieux manuscrits. Au premier abord, il n'y avait rien. La grotte paraissait vide. Celle-ci, de forme semi-circulaire, devait avoir un diamètre d'une dizaine de mètres environ. Il s'avança précautionneusement.

Tout en balayant le faisceau lumineux de droite et de gauche, il la traversa d'abord dans le sens longitudinal puis, revenant sur ses pas, repartit dans le sens transversal. Rien ! Il n'y avait rien. Vraiment rien.

Tout ce mal, tous ces espoirs déçus ! Allait-il à jamais rester un obscur petit archéologue ? Il lâcha un juron de dépit puis il se reprit.

Ce n'était pas possible !

Il décida de parcourir l'arc de cercle à la recherche d'un quelconque renfoncement, d'une cache naturelle ou artificielle, de nature à dissimuler un objet, même de petite taille.

Il se plaça à son extrémité ouest et avança le long de la paroi en complétant sa recherche visuelle par une palpation méticuleuse de la roche. Mais la paroi se révéla lisse, désespérément lisse. Il ne lui restait plus que trois ou quatre mètres à explorer avant de devoir s'avouer vaincu.

Finis les rêves de gloire et de célébrité. Il retournerait aujourd'hui même à Jérusalem avec pour tout butin les quelques centaines de clichés figées dans la carte numérique de son appareil photo.

Et puis, le faisceau de sa lampe accrocha une ouverture dans le sol. Il jura intérieurement en se rendant compte qu'il s'en était fallu de peu qu'il ne passe au travers. Il s'approcha avec précaution, s'accroupit et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Il ne put réprimer un mouvement de recul. En bas, à un mètre de profondeur tout au plus, reposait le squelette d'un homme allongé sur une espèce de paillasse, les bras croisés sur la poitrine, tenant entre ses mains ce qui ressemblait au fourreau d'un poignard.

Ziv se laissa glisser dans l'ouverture en prenant soin de ne pas abimer ce qui restait du corps. Il s'agenouilla et éclaira l'homme.

Il ne restait plus que quelques fibres de vêtement accrochées à ses côtes. Plus aucun cheveu sur son crâne aux orbites creuses. Sa mandibule était encore retenue au maxillaire par un reste de ligament. Autour de lui, une lampe à huile et une trousse de scribe. L'homme était de toute évidence un Essénien. Plus loin, subsistaient quelques fragments de parchemins, en très mauvais état. Ziv savait qu'en les touchant il les ferait tomber en poussière.

Restait ce que l'homme tenait entre ses mains, qui d'abord l'intrigua, puis lui fit pousser un cri de joie.

Ce n'était pas le fourreau d'un poignard ! C'était un cylindre de cuivre ! Un cylindre dans lequel on conservait des parchemins.

Que pouvait-il renfermer de si précieux pour que cet homme le tienne ainsi serré contre sa poitrine ? Le rêve de célébrité revint avec une force dévastatrice.

Il se saisit délicatement de l'objet et l'examina. Il ne comportait aucun signe extérieur particulier et était obturé par un bouchon d'argile. Un instant, il eut envie de l'ouvrir mais il sut se retenir. Il ferait cela tout à l'heure, dans la Land Rover, avec précaution et minutie. La question qu'il lui fallait au préalable résoudre était la suivante : comment cet homme avait-il réussi à pénétrer jusqu'ici ?

Il était sûr d'une chose. Il n'y avait pas d'autre entrée. Il se hissa hors de l'excavation, se retrouva dans la grotte et se dirigea vers l'entrée et son flux de lumière.

Bingo ! Il avait trouvé !

L'entrée, en fait, avait été élargie à coups de pic. L'homme qui, vraisemblablement, reposait ici, avait ensuite découpé des blocs de craie dans la paroi intérieure, blocs qu'il avait soigneusement assemblés les uns sur les autres afin de, progressivement, refermer l'ouverture.

Quel précieux secret renfermait donc ce fameux cylindre pour qu'il se soit donné tant de mal afin de l'enfouir à jamais au plus profond de l'oubli, allant jusqu'à accepter de s'emmurer vivant ? Il le glissa dans sa ceinture, vérifia qu'il y resterait parfaitement maintenu, et s'engagea dans le passage, quittant les ténèbres de la grotte.

La lumière du jour l'éblouit quelques secondes et il dut s'en protéger en plaçant sa main en forme de visière devant ses yeux. Puis, ses pupilles s'étant contractées, il posa le pied sur le dernier barreau de l'échelle de corde.

La paroi était à présent surchauffée par le soleil.

Il jeta un coup d'œil aux alentours et constata avec soulagement qu'il n'y avait âme qui vive.

Il lui fallut une dizaine de minutes pour atteindre le sommet de la falaise. Il défit l'attache de l'échelle qu'il avait préalablement fixée autour d'une grosse pierre plate, l'enroula soigneusement autour de sa taille, et entreprit de redescendre dans la vallée en empruntant une piste rocheuse zigzaguant à flanc de colline, pour déboucher dans le canyon séparant les grottes de Qumram de celle qu'il venait d'explorer.

Une bonne demi-heure plus tard, il avait rejoint la Land Rover.

Il prit d'abord le temps de s'asperger copieusement le visage, la nuque et les bras en faisant couler une eau déjà tiède du jerrican qu'il avait rempli la veille. Il s'essuya soigneusement, alluma une cigarette, une américaine, et considéra le cylindre de cuivre.

Il resta un instant indécis quant à la conduite à tenir. Ne serait-il pas préférable d'attendre, de le ramener à Jérusalem et de l'ouvrir tranquillement chez lui, dans le studio meublé qu'il louait depuis quelques années au plus profond du quartier chrétien ? Le professionnel qu'il était lui dictait d'opter pour cette solution.

Il tira une longue bouffée du petit bout de tabac et fut pris d'une violente quinte de toux. Il ne supportait plus ces cigarettes, beaucoup trop fortes.

Le cri strident d'un rapace planant haut dans le ciel le tira de sa réflexion.

Jamais il ne parviendrait à tenir aussi longtemps.

Il jeta sa cigarette, sortit de sa poche son canif suisse multi usage, en déplia la lame et entreprit d'enlever la cire qui recouvrait le bouchon obturant. Puis il le saisit délicatement et, par petits mouvements de va-et-vient circulaires, le fit lentement coulisser. Une traction vers le haut et il sortit du cylindre.

C'était l'instant de vérité. Il pria intérieurement pour que le manuscrit qui se trouvait lové à l'intérieur soit vraiment d'une importance capitale.

Il enfila une paire de gants en latex, glissa l'index dans le tube de cuivre, et entra aussitôt au contact du parchemin. Doucement, il agrippa son bord supérieur et le fit glisser en espérant qu'il ne se délite pas complètement en retrouvant la lumière du jour.

Il en sortit environ deux centimètres et s'arrêta pour l'examiner.

C'était un parchemin en charta pergamena ou peau de Pergame, apparemment en très bon état. Il ne pouvait de ce fait être antérieur au second siècle avant Jésus-Christ. En effet, selon Pline, sa fabrication avait été décidée à la suite de l'interdiction de Ptolémée V d'exporter du papyrus vers Pergame, le pharaon ne pouvant supporter que la bibliothèque de la ville soit encore plus riche que celle d'Alexandrie.

Ziv, retrouvant ses habitudes d'archéologue, parvint à freiner son impatience pour se livrer à une étude préliminaire.

L'épaisseur et la texture du parchemin laissaient supposer qu'il avait été fabriqué à partir d'une peau de chèvre. L'animal avait été écorché et sa peau écharnée puis dégraissée afin que n'en subsiste que le derme.

Trempée dans un bain de chaux puis raclée avec un couteau, elle avait ensuite été polie et blanchie avec une pierre ponce et de la poudre de craie. Le travail avait été soigné, minutieux.

Il sortit entièrement le parchemin, saisit délicatement l'une des deux baguettes fixées à ses extrémités et, tirant dessus, commença doucement à le déplier. Il s'arrêta aussitôt.

Quelques caractères hébraïques subsistaient sur ses bords et d'autres avaient été sommairement grattés. Il s'agissait d'un palimpseste ! Ce parchemin avait déjà servi. Son contenu avait été effacé afin de pouvoir à nouveau être utilisé. Le procédé était fréquent au Moyen Age. Les moines copistes œuvrant dans des monastères peu fortunés réutilisaient d'anciens manuscrits comme supports. Un bon nombre de textes anciens avaient ainsi été irrémédiablement perdus. L'exemple le plus célèbre était le palimpseste d'Archimède, une copie de son traité sur la sphère et le cylindre, la quadrature de la parabole et la mesure du cercle, grattée pour être transformée en Bible. Il y avait aussi eu le Codex Ephraemi Rescriptus datant du cinquième siècle et contenant des extraits de l'Ancien et du Nouveau Testament, extraits recouverts par les travaux d'Ephraem le Syrien.

Etait-il possible que ce parchemin datât du Moyen Age ? C'était hautement improbable. Jamais rien d'aussi récent n'avait été découvert dans la région. Non ! Il ne pouvait s'agir que de l'écrit d'un Essénien, un homme qui ne disposait pas de support vierge et qui, dans l'urgence, avait gratté une peau usagée.

Qu'est-ce qui avait pu justifier que le texte ait été écrit avec une telle précipitation ? Il ne voyait qu'une seule raison : l'approche des troupes romaines ! Le palimpseste devait dater de l'an 70.

Il respira un instant profondément pour tenter de calmer les battements précipités de son cœur, puis il le déplia entièrement.

C'était écrit en araméen. Le texte était assez long et parfaitement lisible. L'encre utilisée avait été de très bonne qualité.

Il se mit à le déchiffrer et eut tout de suite confirmation de sa datation. Le scribe parlait du 5 du mois de Nissan de l'an 3832 selon le calendrier hébraïque. Il s'agissait bien de l'an 70 après Jésus Christ.

Il continua sa lecture et sentit chaque seconde croître son excitation au fur et à mesure que ses yeux parcouraient les caractères élancés ressemblant de manière étonnante aux caractères arabes. On admettait communément que ceux-ci provenaient du nabatéen, une langue araméenne parlée dans le royaume fondé autour de Petra, en Jordanie, vers le cinquième siècle avant l'ère chrétienne, et dont la forme cursive avait donné naissance aux caractères arabes.

Il acheva sa lecture, remit consciencieusement le parchemin dans son étui de cuivre et alluma machinalement une cigarette pour s'éclaircir l'esprit.

Ce qu'il venait de lire était de la véritable dynamite ! Ce que les gens pensaient caché dans les caves du Vatican ou dans l'Eglise Biblique de Jérusalem se trouvait là, dans ce cylindre de cuivre.

Il allait devenir célèbre ! D'excitation, il donna un grand coup de poing sur le capot de la Land Rover. Et puis son enthousiasme s'éteignit aussi vite qu'il était apparu.

Jamais ce parchemin ne serait révélé au grand public. A peine l'aurait-il remis à son supérieur hiérarchique qu'il serait confisqué et enterré, sinon détruit. Depuis 1993, des relations diplomatiques avaient été établies entre Israël et le Vatican. L'état hébreu, qui avait mis tant de temps à se faire reconnaître par la papauté, ne prendrait pas le risque de ruiner ces relations. Sans compter les Américains, les alliés traditionnels d'Israël, qui ne toléreraient pas que ce document puisse saper les fondements de la chrétienté.

Que pouvait-il faire ?

Dans un premier temps, il devait réussir à l'introduire en Israël. Il savait par où passer. En tant qu'ancien agent du Mossad et capitaine réserviste de Tsahal, il connaissait plusieurs check points où les soldats ne fouilleraient pas son véhicule.

Après, de retour à Jérusalem, il utiliserait clandestinement le laboratoire de l'université afin d'effectuer une datation précise. Ceci fait, il lui resterait à monnayer sa découverte.

La partie la plus dangereuse. Mais la plus excitante !

Il glissa le cylindre sous son siège, le fixa dans les sangles de plastique maintenant la housse en place, et mit le contact. Le moteur, d'abord poussif, commença à ronronner et Ziv Amar lança la Land Rover en direction de Shekhem d'où il bifurquerait vers Ramallah. Une dizaine de kilomètres plus loin, il entrerait dans Jérusalem Est.